

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Charles Bolduc, Eveline Mailhot, Véronique Côté et Steve Gagnon

Sébastien Lavoie

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2012). Compte rendu de [Charles Bolduc, Eveline Mailhot, Véronique Côté et Steve Gagnon]. *Lettres québécoises*, (148), 36–37.

☆☆☆ ½

CHARLES BOLDOC

Les truites à mains nues

Montréal, Leméac, 2012, 144 p., 13,95 \$.

Juste un peu plus usé

Je n'attendais rien de ce deuxième recueil de Charles Bolduc tellement j'avais reçu de plein fouet son premier opus. Non-attente comblée ?

Voici un livre que j'appréhendais au moins autant que je l'attendais. Il faut dire que je suis un cas d'espèce : je n'ai jamais été capable d'ouvrir un des autres livres de Louise Dupré après m'être frotté du premier coup à sa sublime *Memoria* (dont je ne me souviens, par ailleurs, de rien !); je n'ai jamais pu me résoudre à lire un seul des autres livres d'Andrée A. Michaud après avoir lu *Mirror Lake...* Et, si ce n'était de cette chronique, j'aurais sans doute trouvé toutes sortes de prétextes pour m'éviter de retoucher, avant vingt ou trente ans, à l'auteur des *Perruches sont cuites*. Et ce premier réflexe aurait peut-être été, d'ailleurs, le bon.

Ou pas

C'est que, redisons-le pour ne pas boudier notre plaisir, Charles Bolduc a réussi à devenir écrivain dès son premier ouvrage et que, devant un univers qu'il a déjà si parfaitement balisé, il ne nous reste plus qu'à contempler l'évolution de l'écrivain et à l'accompagner sur le sentier désenchanté qui est le sien. Et comme certains écrivains pratiquent le surf (sur leur propre succès), j'entends déjà la question que se posent certains d'entre vous et y réponds tout de go : oui il y a ici, nettement, évolution.

J'avais accolé l'étiquette de « trash lyrique » au premier recueil de Charles Bolduc... Le lyrisme est toujours au rendez-vous de ce deuxième ouvrage, mais la *trashitude* de l'écrivain fait place ici à un désabusement qui ne détonne pas du tout dans l'univers de l'auteur. C'est seulement qu'il vieillit : « On a accepté le passage et les traces du temps. On a vaincu l'ironie, mais pas les gouffres. Il nous reste encore bien des leçons à tirer de l'existence. » (p. 133)

Le grand luxe de Charles Bolduc, c'est qu'il n'a pas à nous écrire des histoires puisqu'il sait tout poétiser grâce à un « sens du tragique » (p. 49) assuré qui transforme toute banalité vécue au quotidien en chair à littérature :

J'ai fait le plein d'oxygène, puis j'ai contemplé au passage les déclinaisons de roses, de mauves et de jaunes dans les plates-bandes, trouvant du réconfort à la pensée que les couleurs s'épanouissent et meurent selon des cycles séculaires, tandis que la ville s'agitait autour de nous, monstrueuse et magnifique, gracieusement offerte, cette ville qu'on secouait le jour avec une énergie éperdue et qui s'animait lascivement le soir pour s'endormir comme une chienne lasse vers les trois ou quatre heures du matin, repue d'elle-même et de son incessant bourdonnement. (p. 44)

Trente fragments de vie attendent donc le lecteur. Auxquels je n'ai pas adhéré avec un bonheur égal, dois-je dire, mais qui témoignent tous d'une fureur de dire le moment, fût-il le plus banal, fût-il impossible à



CHARLES BOLDOC

Charles Bolduc

Les truites
à mains nues

LEMÉAC

saisir. Ce recueil est peut-être un peu moins ébouriffant que le premier, mais il aura eu l'avantage de me libérer d'un tabou : j'attends déjà le prochain titre du sieur Bolduc.

☆☆☆

EVELINE MAILHOT

L'amour au cinéma

Montréal, Les Allusifs, 2011, 142 p., 18,95 \$.

L'amour, pas toujours l'amour

La fortune sourit, dit-on, aux audacieux. À cela, il me semble qu'on pourrait ajouter que l'amour s'intéresse à ceux qui posent sur lui un regard autre que comptaible.

Un homme réussit à inhiber presque totalement ses pulsions sexuelles, jusqu'au jour où une nouvelle employée aphone fait son apparition à son travail. Après cela, il en viendra à se demander s'il n'est pas nymphomane, sa raison n'arrivant pas tout à fait à le convaincre que la nymphomanie est affaire de femme (« L'échec du nymphomane »). À la suite de la fuite de sa femme, un voisin mène une vie frustrée qui le rend inapte à tout rapport avec ses semblables, sinon à des rapports conflictuels dont les conséquences l'emmerdent (« Le mari abandonné »). Après une nuit de fête, un jeune homme décide spontanément de suivre une jeune fille qui court dans la rue; il se fait renverser par une voiture et, quand on lui demande quel proche appeler en attendant la venue de l'ambulance, il désigne la sœur de sa petite amie (« Après la course »). Une trentenaire plutôt jolie suscite les commérages de son entourage car elle semble ne jamais avoir d'amoureux (« Le charme d'Agnès »). Deux sexagénaires, amis d'enfance, s'envolent pour Cuba où ils réaliseront qu'ils ne se connaissent pas vraiment (« Les joueurs fatigués »).

Huit nouvelles frappées — parfois franchement — du sceau de l'existentialisme composent ce recueil. C'est qu'avant l'amour, il y a l'intimité avec laquelle tous les protagonistes de ces histoires ont du mal à composer, sans trop pouvoir s'en expliquer. À ce titre, « Une petite partie de l'histoire de Freddy », la dernière nouvelle du recueil, apparaît emblématique puisqu'elle met en scène deux enfants et que, de l'intimité, les enfants ne connaissent rien (ou ils ne connaissent que cela, je n'en sais trop rien).



EVELINE MAILHOT



Formellement, l'auteure choisit souvent de morceler ses nouvelles en tableaux, permettant ainsi des flash-backs, des ellipses ou encore des récits polyphoniques. Ce qui lui permet de placer le lecteur au cœur du récit, mais elle handicape ainsi parfois ses histoires, car elle n'a pas toujours l'art de rendre un personnage en quelques traits et elle m'a jeté quelques fois en pleine confusion. Par contre, la méthode a l'heur de laisser au lecteur le soin de combler de lui-même les non-dits, les ambiguïtés des situations et les ambivalences des personnages, sur quoi reposent toutes les nouvelles. Je me suis également buté à quelques clichés, sans doute inévitables mais tout de même agaçants : « Pendant des heures, sans réserve, leurs peaux semblèrent demander à chaque instant à se toucher encore. » (p. 77) Il y a aussi quelque chose qui détonne dans les dialogues, peut-être est-ce simplement parce qu'ils arrivent par à-coups, qu'ils sont constitués de répliques excessivement courtes et que le nombre excessif de répliques fait qu'on perd de vue qui dit quoi. Ou alors parce qu'ils sont trop chargés de sens plutôt que d'émotion ? Ça vaut tout de même le coup d'œil.

☆☆ ½

VÉRONIQUE CÔTÉ et STEVE GAGNON

Chaque automne j'ai envie de mourir

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2012, 196 p., 19,95 \$.

Le fond, la forme, pis toute

L'espace de quelque deux cents pages, j'ai eu l'impression de revenir quinze ans en arrière et de redevenir le spectateur quasi régulier du Théâtre d'Aujourd'hui que j'étais alors. Pour le meilleur et pour le pire.

Le hasard a voulu que je tombe l'été dernier, au canal Savoir, sur la fin d'une entrevue qu'accordait à Chantale Guy Jacques Godbout. Il était question dans ce segment de la place du joul dans le monde littéraire. Et Godbout de conclure de manière consensuelle, me semble-t-il, en disant que si Michel Tremblay en particulier et le théâtre en général avaient très bien réussi à intégrer ce langage, l'exercice ne s'était pas révélé particulièrement concluant dans le reste de la

littérature. L'entrevue terminée, j'ai ouvert *Chaque automne j'ai envie de mourir* et j'ai vécu ce livre comme une démonstration éloquente du propos de M. Godbout.

C'est à une œuvre théâtrale que nous sommes ici conviés, ces trente-sept textes ayant été joués en 2009 et 2010 lors d'un parcours déambulatoire dans les rues de Québec intitulé *Où tu vas quand tu dors en marchant ?* Force est de conclure que la lecture seule de ces textes ne peut remporter une totale adhésion du lecteur, précisément en raison d'une utilisation abusive du joul.

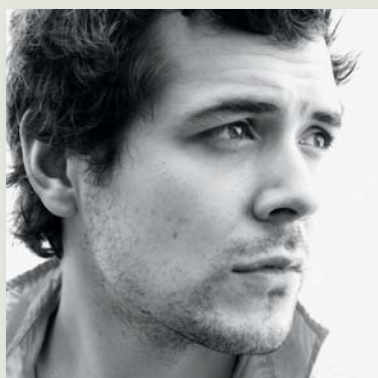
Ces textes, faits pour le compte du Carrefour international de théâtre, sont nés d'un « appel aux secrets » lancé « sur la Toile et dans quelques endroits publics de la ville » (p. 10). Ils sont foisonnants de vie et la plupart du temps magnifiquement construits [j'ai plein de réserves formelles, donc je m'incline...] mais, fracture numérique oblige, même si ces histoires réussissent à couvrir tout le spectre des vicissitudes de la vie, elles ne mettent en scène que des jeunes.

Ç'pas ça qui est pas ça

Ou peut-être ne sont-ils pas tous jeunes et que mon impression est due à cet autre problème que pose le joul et que posait Godbout dans son entretien : l'uniformisation de la culture des personnages. J'ai eu le même malaise en lisant ces histoires que celui que je ressentais lorsque je fréquentais le Théâtre d'Aujourd'hui voilà quinze ans : je me demandais alors d'où sortaient ces gens qui parlaient tous une langue que ni moi ni les gens que je fréquente ne parlons (« je suis pus quelqu'un de perfectionniste » p. 165). Leur québécois n'est pas tellement différent du mien, mais il est toujours, disons, théâtralisé. Et, à force d'être toujours si près mais si loin de moi, la dissonance d'avec ma culture m'écœure.

Notons que je ne trouve nulle part, sur la page couverture ou à l'intérieur du livre, le mot « nouvelles ». Le théâtre n'est pas plus mis de l'avant, au demeurant... Il me semble qu'on aurait pu facilement choisir d'adapter ces textes à leur nouveau médium ; ça m'aurait évité de multiples désagréments. L'équipe de la collection « Hamac » semble pourtant avoir compris la nécessité de s'adapter puisque le titre de ce livre est tiré du tableau « Lapin » qui commence par ces mots : « Chaque automne, j'ai envie d'mourir. » (p. 96) Pourquoi donc escamoter le « de », ne le fait-on pas de toute façon dans notre tête ? Et pourquoi, encore, supprimer partout ailleurs le « ne », surtout dans la double négation ? En voulant reproduire le langage trop fidèlement, on perd le lecteur. « On dirait que je pense que pas tant que ça. » (p. 150)

Qu'on me comprenne bien : ça devait être excellent en théâtre. Malheureusement, ils en ont fait un livre.



STEVE GAGNON ET VÉRONIQUE CÔTÉ